

Sylvie Kaufhold

ALLIA

L'intégrale

numeriklivres.info

Tous droits réservés
Sylvie Kaufhold
et les Éditions Numeriklivres
Paris, France, 2016.

ISBN : 978-2-89717-878-9

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

numeriklivres.info

Livre I

Le cristal des montagnes

Chapitre 1

Dix jours. Dix jours déjà et aucune nouvelle de Meltem.

Allia reposa son livre au milieu des coussins qui s'entassaient sur le lit. Ses mains tremblaient légèrement, trahissant l'inquiétude qui grandissait en elle. Elle avait cru un instant que l'étude des carnets militaires de grand-père Lite l'aiderait à oublier son angoisse, mais aucun récit n'avait pu la distraire. Son frère occupait toutes ses pensées.

Meltem aurait dû revenir depuis longtemps de sa tournée d'inspection des fermes du Nord. Allia réprima un frisson, enfouit ses pieds nus sous le grand édredon écarlate qui recouvrait son lit et repoussa les mèches brunes qui dévoraient son visage. Elle se répéta encore une fois que son frère était bon cavalier et qu'il ne prenait jamais de risques inutiles. Il n'y avait donc aucune raison objective de s'inquiéter. Ce n'était pas la première fois que Meltem partait dans le nord. Les colons des rudes plateaux de la Bliz, à la frontière des Montagnes, travaillaient depuis plusieurs années pour la famille Dhzari et le jeune homme leur rendait régulièrement visite. La région était devenue plus sûre que par le passé et Meltem s'y déplaçait sans escorte, contrairement aux habitudes des marchands de la guilde. Il s'agissait en général de brefs séjours, autant commerciaux qu'amicaux. Meltem avait tout simplement dû prolonger son séjour chez un fermier de ses amis et profitait de la clémence de l'automne pour chasser sur les plateaux. À son retour, il se moquerait de ses craintes de petite fille.

Allia ne parvenait pourtant pas à se raisonner. Elle jeta un dernier coup d'œil au livre posé sur le lit avant de le ranger sur l'étagère la plus proche. D'ordinaire la jeune fille adorait se plonger dans les notes de son grand-père, y découvrir des peuples et des

paysages différents de son quotidien. Elle pouvait rester des heures dans sa chambre ou, par beau temps, allongée dans l'herbe sous les pommiers du jardin, à dévorer les récits des campagnes de son aïeul. Grand-père Lite ne se contentait pas de noter les événements militaires, mais s'attachait à décrire longuement les lieux visités et les hommes rencontrés au cours de ses voyages. Ses carnets représentaient une véritable mine d'informations sur le monde extérieur, d'autant que l'obsession sécuritaire du défunt Roi Plénien avait conduit l'armée dans tous les coins de l'Alliance. Grand-père Lite avait ainsi participé à l'exploration du Sud jusqu'aux limites désertiques et plus tard à la pacification du Nord, qui avait permis l'entrée des Montagnes dans l'Alliance.

Les carnets préférés d'Allia étaient ceux qui racontaient le stationnement de grand-père Lite sur les rivages prospères de la Marge. Il y avait noué de nombreuses relations d'amitié avec les familles de marchands et cette partie de sa vie était à l'origine de l'existence d'Allia et de son frère. Elle-même se souvenait mal de la Marge. Elle ne gardait de la grande propriété de ses parents que des souvenirs diffus, aux contours imprécis. L'ombre accueillante des saules centenaires qui lui permettait d'échapper à la surveillance des adultes, le regard aimant de sa mère au moment du coucher, le sentiment de sécurité qui l'envahissait lorsque son père la prenait dans ses bras, même cela semblait vouloir s'effacer lentement de sa mémoire. Elle aurait voulu pouvoir retenir ces images, ne pas oublier, mais, après tout, elle n'avait que cinq ans lors du drame. Au fil des ans, les récits de grand-père Lite avaient remplacé les vrais souvenirs.

Mais qu'importaient à présent la douceur du passé margeois ou les histoires venues de contrées inconnues ? L'étrangeté du monde extérieur, loin de la distraire, planait comme une menace supplémentaire sur l'absence de Meltem. C'est une lettre de son frère qu'Allia aurait voulu tenir dans ses mains, et non un livre de souvenirs. Une simple partie de chasse pouvait-elle le retenir si longtemps sans qu'il songeât à prévenir sa famille ? La jeune fille repoussa le drap ainsi que l'édredon et se leva brutalement. Elle se dirigea vers le grand secrétaire en bois odorant des Plaines qui trônait au milieu de sa chambre, chargé de livres et de cahiers. Elle ouvrit le premier tiroir, y prit un petit sac en peau d'izle fermé par

un cordon azur et retourna s'asseoir sur son lit. Après avoir délié le cordon, elle glissa délicatement sa main dans le sac et en retira un petit objet lisse de la taille d'un galet. Une larme coula le long de sa joue. Au creux de sa main, le cristal restait gris comme le ciel chargé d'une promesse d'orage. Il n'apportait aucun soulagement à son tourment. La jeune fille sentit son cœur se serrer en fixant les Montagnes de ses grands yeux pâles, par la fenêtre de sa chambre. Elles semblaient si proches et pourtant, il fallait plus de deux jours à cheval pour les atteindre.

Deux coups rapides retentirent à sa porte et la voix sonore de grand-père Lite se fit entendre à travers la fine cloison.

— Debout, demoiselle ! Le matin n'attend pas !

— Je descends tout de suite, grand-père, répondit Allia en refoulant ses larmes. Le temps de m'habiller et j'arrive !

Elle écouta les pas dans l'escalier de bois, hésita encore un instant à quitter la sécurité de son lit, puis se décida enfin.

« Allons... refuser de me lever ne résoudra rien. Il est temps d'aller aux nouvelles. » Elle remit le cristal dans son petit sac en peau d'izle, serra le cordon et enfouit le tout sous les oreillers.

Allia se regarda dans le miroir de sa chambre. À quinze ans, elle était encore étonnamment petite, de sorte que chacun, hormis ses proches, la prenait pour une enfant d'une dizaine d'années, libre de se promener à sa guise, et non pour une jeune femme dont les devoirs étaient dictés par le rang et le domaine d'activité. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle avait toujours été plus petite que ses compagnes du même âge, particularité dont les autres enfants se servaient pour la taquiner. Elle s'était d'abord rebellée, et son caractère batailleur lui avait valu de nombreux bleus et bosses qui faisaient le désespoir de sa mère et de sa grand-mère. Puis elle avait grandi, sinon en taille, du moins en sagesse. Elle avait accepté son apparence comme un élément indissociable de son identité et appris à en apprécier les avantages, en particulier la liberté de mouvement qu'elle lui offrait dans une société corsetée de conventions. Elle enviait malgré tout sa cousine Hégoa qui, à dix-sept ans, comptait déjà parmi les plus jolies femmes de la cour, où elle exerçait le noble métier de harpiste. Ses allées et venues, ainsi que sa tenue vestimentaire, étaient réglées par son statut de musicienne de cour.

« Dans moins d'un an, se dit Allia, je commencerai moi aussi à vivre comme une adulte. Je pourrai enfin sortir de Burda et découvrir le monde. »

D'ici quelques mois, elle prendrait en charge, auprès de son frère Meltem, la défense et le développement des activités de négoce que sa famille conduisait depuis plusieurs générations – comme de nombreuses familles marchandes originaires de la Marge. Elle savait que, malgré sa petite taille et son aspect enfantin, elle possédait déjà les qualités nécessaires. Cavalière confirmée, endurente, Allia était également rapide à la course et, si les exercices à l'épée étaient encore trop épuisants pour ses membres minces, l'arc et le poignard n'avaient plus aucun secret pour elle. Elle excellait dans l'étude des langues et du calcul, domaines de grande importance pour tenir un jour son rôle au sein de la guilde des marchands. Elle aurait voulu avoir déjà seize ans et le droit d'accompagner Meltem, de quitter enfin l'auberge et les ruelles étroites et sales de la capitale pour chevaucher au côté de son frère dans ces lointaines contrées dont elle entendait parler sans cesse. Mais, une fois de plus, elle avait supplié en vain et il était parti seul.

— Tu es trop jeune. Plus tard, Ali. C'est promis. Plus tard, lui avait répété Meltem en utilisant le diminutif masculin qu'il lui donnait depuis leur enfance.

À ses yeux, elle restait une enfant batailleuse, toujours en train de grimper aux arbres ou de s'entraîner à l'arc. Il ne la voyait pas comme une femme. Mais elle allait lui prouver le contraire.

Pour commencer, elle allait cesser de s'inquiéter sans raison et affronter la réalité. Meltem, lui, ne se laissait jamais aller à l'inaction. Tout était si facile pour lui ! Il était sans cesse occupé, et pourtant tellement libre. À vingt ans, il vivait toujours chez grand-père Lite et dirigeait les activités de négoce de la famille Dhzari en Burdal. Il était en contact régulier avec leur oncle, Antis Dhzari, qui avait pris la direction du domaine margeois familial neuf ans plus tôt, après le décès de son frère aîné et de son épouse. L'épidémie de fièvre désertique qui avait emporté les parents de Meltem et d'Allia avait changé leur vie. Célibataire, marchand très occupé, leur oncle avait en effet préféré confier les enfants à leurs grands-parents burdalins. Ce n'est que plus tard, lorsque Meltem avait atteint l'âge requis pour devenir à son tour négociant, que leur oncle avait renoué des liens

étroits avec son neveu. Meltem voyageait depuis lors d'un bout à l'autre des quatre contrées pour les affaires de la famille, mais Allia, elle, était encore condamnée à rêver des grands espaces.

Un doigt levé en direction de son reflet, la jeune fille sermonna à haute voix son double dans le miroir.

— Il est vraiment temps de t'arracher à tes pensées et de t'habiller !

Le son de sa voix lui permit de reprendre pied dans le présent et elle se décida enfin à se vêtir. Elle enfila une courte tunique de lin vert sombre retenue aux épaules par deux fibules d'argent d'inspiration wind, qu'elle tenait de sa mère et qu'elle aimait tout particulièrement. Le pantalon de fine toile brune et les bottes souples qu'elle portait sous la tunique auraient mieux convenu à un garçon, mais il y avait bien longtemps que sa famille avait renoncé à la voir s'habiller comme les autres jeunes filles de Burda. Elle releva ses cheveux bruns et emprisonna ses mèches rebelles en une tresse unique. Après un dernier regard au miroir, elle s'élança prestement dans l'escalier tortueux et grinçant qui descendait des étages vers la grande salle.

Chapitre 2

La voix claire et joyeuse de grand-père Lite s'élevait dans l'escalier. L'auberge était en pleine effervescence. Allia avait tardé à se lever et la matinée était déjà bien avancée. Les ouvriers du quartier, attablés en petits groupes autour des longues tables en chêne sombre, profitaient de leur première pause de la journée. L'odeur délicieuse du café fraîchement moulu et des lourdes miches de pain tout juste sorties du four avait envahi la grande salle et montait jusqu'aux étages par le vieil escalier. Le ventre vide d'Allia se manifesta bruyamment et la jeune fille pressa le pas autant qu'il était possible sans risquer de tomber.

La majeure partie des demeures de Burda ressemblait plus à de longues cheminées s'étirant vers le ciel qu'à des maisons traditionnelles, comme on en trouvait dans les contrées rurales. Elles se présentaient comme une suite de pièces uniques, posées les unes sur les autres et flanquées d'un escalier de bois interminable. Dès la construction des premiers quartiers de Burda, les nobles avaient tenté de mettre la main sur la jeune capitale du Royaume par le biais d'un impôt foncier sur les terrains. Les premiers habitants de la cité avaient réagi en bâtissant leurs demeures en hauteur pour réduire la surface au sol, et donc l'impôt. Ce dernier, rendu inutile, avait alors disparu, mais la pression démographique ainsi que l'obsession de grandeur des Burdalins avaient conduit les architectes à conserver ce mode de construction. L'auberge dans laquelle grand-père Lite et grand-mère Flore avaient accueilli Allia et Meltem à la mort de leurs parents était située au cœur de l'ancienne Burda et comptait au moins vingt étages, même si seuls les premiers étaient véritablement habités par la famille et leurs hôtes.

Allia adorait le vieil escalier grinçant et cette étrange maison, certes peu pratique, mais pleine de souvenirs précieux. Elle chérissait

aussi son grand-père, tout en conservant une distance respectueuse dans ses rapports avec le vieil homme. Ancien soldat itinérant, grand-père Lite avait regagné l'auberge de sa femme à la fin de la campagne pacificatrice du Nord. Hélas, moins d'un an après l'arrivée des deux jeunes orphelins, Flore, victime de la deuxième épidémie de fièvre, avait rejoint sa fille et son beau-fils dans la tombe. En bon soldat, Lite ne s'était pas abandonné à son chagrin. Il avait pris la direction de l'auberge et assumé seul l'éducation des deux enfants, alors âgés de six et onze ans. Conscient des exigences du métier de marchand, il avait transmis à ses petits-enfants ses connaissances dans le domaine des armes et des langues étrangères et leur avait imposé une discipline toute militaire. Élevée comme un garçon entre son frère et son grand-père, Allia n'avait pas appris les arts raffinés auxquels se vouaient les dames de la bonne société, mais elle avait acquis d'autres qualités, d'ordre pratique, qui correspondaient mieux à son caractère : elle était organisée, volontaire, endurante et pouvait communiquer sans problème avec les voyageurs venus des quatre contrées du royaume. Elle connaissait même des rudiments de plusieurs dialectes parlés par les peuples étranges qui vivaient au-delà des haies. L'auberge de grand-père Lite était une étape appréciée des militaires et pour la petite Allia le lieu idéal pour écouter, tapie près de l'immense cheminée de la grande salle, des récits venus de tous les coins de l'Alliance et parfois même, mais plus rarement, d'au-delà des haies.

Le moment qu'Allia préférait était pourtant celui où son grand-père n'appartenait qu'à elle, l'heure des leçons. Surtout celles qui touchaient à la naissance du troisième monde et aux peuples étranges d'avant le miracle. Elle profitait toujours du calme qui régnait dans l'auberge après l'agitation de midi pour s'asseoir aux pieds du grand fauteuil de son grand-père et le harceler de questions.

— Grand-père, quels étaient les peuples qui vivaient dans le deuxième Monde et pourquoi vivent-ils aujourd'hui au-delà des haies ?

— Tu connais déjà bien les Winds qui vivent au-delà de la Mer turquoise, sur les îles coquillages. Ta cousine Hégoa a une arrière-grand-mère wind. C'est un peuple pacifique, mais les habitants de la Marge les craignent, car ils peuvent diriger vents et marées par le pouvoir de leurs chants et de leurs harpes. Autrefois, de longues